

COLLECTION « CRITIQUE »



MICHEL SERRES
JOUVENCES
SUR JULES VERNE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

JOUVENCES
SUR
JULES VERNE

DU MÊME AUTEUR



Hermès I. La communication, 1969.
Hermès II. L'interférence, 1972.
Hermès III. La traduction, 1974.
Hermès IV. La distribution, 1977.
Hermès V. Le passage du Nord-Ouest, 1980.
Jouvences. Sur Jules Verne, 1974.
La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce, 1977.

Chez d'autres éditeurs

Le Système de Leibniz et ses Modèles mathématiques. Étoiles, schémas, points, PUF, 1968.
Feux et signaux de brume. Zola, Grasset, 1976.
Esthétiques sur Carpaccio, Hermann, 1978.
Le Parasite, Grasset, 1980 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 1997.
Genèse, Grasset, 1982.
Rome. Le livre des fondations, Grasset, 1983 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 1999.
Détachement, Flammarion, 1983 ; éd. revue, 1986.
Les Cinq sens, Grasset, 1985 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 2003.
Statues. Le second livre des fondations, F. Bourin-Julliard, 1987 ; Flammarion, « Champs », 1989.
Éléments d'histoire des sciences, dir. Michel Serres, Bordas, 1989 ; nouvelle éd., 1997.
Discours de réception à l'Académie française, F. Bourin-Julliard, 1991.
Le Tiers-Instruit, F. Bourin-Julliard, 1991 ; Gallimard, « Folio essais », 1992.
Le Contrat naturel, F. Bourin-Julliard, 1990 ; Flammarion, « Champs », 1992.
La Légende des anges, Flammarion, 1993 ; « Champs », 1999.
Les Origines de la géométrie. Tiers livre des fondations, Flammarion, 1993 ; « Champs », 1995.
Éclaircissements. Cinq entretiens avec Bruno Latour, F. Bourin-Julliard, 1991 ; Flammarion, « Champs », 1994.
Les Messages à distance, Fides, 1995.
Atlas, Julliard, 1994 ; Flammarion, « Champs », 1996.

suite page 292

COLLECTION « CRITIQUE »

MICHEL SERRES

JOUVENCES
SUR
JULES VERNE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

*Pour Annie Petit,
en remerciement.*

Adulte depuis peu, adulte depuis tant, j'ai voulu fouiller dans les restes rares du cadavre amer que je porte en moi : l'enfant. Il reste fasciné par la steppe, le maelström, la banquise, le Pacifique. La mer ne l'a pas délivré de Verne, ni mon peu de savoir, ni le feu de la vie. Aveugle, ma main reste appuyée sur l'épaule de Nadia, que je continue à aimer, que j'aimerai toujours. Habitant de la nuit, je ne cesse pas de désirer pour Ellen la montagne de l'aube. Ce livre pour le dire, ce voyage qui ne finit pas.

Le dix-neuvième siècle paraît s'être donné pour tâche l'épuisement exhaustif de totalités locales, et leur épuisement distributif global. Qu'il soit question de science, d'histoire, de philosophie, de littérature..., de toutes ces classes que notre imbécillité propre partage, le même horizon s'installe partout. Pourquoi, comment, etc., ce n'est pas l'affaire aujourd'hui de le dire. Jules Verne est de son temps, son œuvre est un cycle de cycles, au sens où Hegel prétendait que l'*Encyclopédie* est un cercle de cercles. Un cycle de voyages cycliques, tout d'abord, dans l'espace commun du déplacement. Tantôt de manière naïve, tantôt de façon plus sophistiquée. Grands cercles, méridiens, ellipses, loxodromies, courbes tracées sur des surfaces et refermées sur soi. Le retour et l'aller. Jusqu'à découvrir, au bout de trente années d'effort, cette loi Antifer qui porte sur sept cercles et le centre de trois centres. Clôtures géométriques, spatiales, qui fouillent les terres connues et inconnues, les océans, les déserts, les forêts et les fleuves. Au bout de tous les parcours, au terme des rencontres, il ne reste plus un lieu du globe où l'on ne soit passé, au sol, dans les entrailles ou en survol, y compris le système solaire, qui, on le sait depuis Laplace, est notre fermeture maximale, stable, circulaire, équilibrée, close. Il n'y a pas une ligne droite chez Verne, pas une seule, il faut oublier la plus simpliste des géométries pour le prétendre. Pour aller de Rome à Moscou, et inversement, toutes les routes sont courbes, y compris la plus courte. Bouclée sur elle-même. Tout parcours, en ces lieux, est homéomorphe à un cercle. Les *Voyages extraordinaires* marquent ainsi la fin de l'âge des voyages, le moment où l'ensemble des passages est forclos. La Terre est finie. Boule dans le filet des routes combinées, dans un système où le réseau des forces est en place. Preuve en est qu'on y suit, le plus souvent, des traces,

que le héros n'est que second. Après Ulysse ou Gilgamesh, après Saknussem ou Linvingstone, peut-on écrire plus qu'une Télémachie ? Voyages pour enfants, voyages des enfants. Donc au second degré, ou, comme on dit, de la deuxième génération.

Qu'est-ce donc qu'un voyage second ? Tout le monde connaît l'histoire, toujours centrée sur nous, des grandes explorations. Les vagues successives d'appropriation de la terre. Qu'on dit premières, à notre bénéfice. On connaît moins le mouvement nouveau qui saisit l'Occident au début du XIX^e siècle : le voyage mondial des savants. Ce ne sont plus les marins, les soldats, les agriculteurs ou les missionnaires qui s'approprient la terre, ce sont les scientifiques. Astronomes au Cap, physiciens en Amérique du Sud, métteurs, cartographes et géologues partout. Notre géographie envahit la planète. Voilà créé le voyage second. La réappropriation par le savoir. La géographie, ce n'est pas autre chose, son acte de naissance est là, le moment où le savoir occidental devient universel, non point en droit, mais pour l'espace. Le globe est la propriété, c'est-à-dire le vol, de certaine raison. Le grand impérialisme fin de siècle se reflète, chez Verne et ailleurs, dans cette mainmise du savoir sur l'univers. Alors, la terre cycle, l'espace courbe pour les déplacements, est, identiquement, le lieu de l'encyclopédie. Le savoir est, sans tremblé, celui des choses et du monde. Il s'y applique sans lacune ni excès. Ce lieu mime la science, mieux qu'il ne l'a jamais fait, chez Homère, Bacon ou Leibniz. Il n'y a de théorie que positive, réalisée, ici, là ou ailleurs. Ainsi part-on en astronomie, mécanique, géologie, systématique, géodésie, résistance des matériaux, balistique... Au lieu où gît le problème ou la solution. Le sous-marin plonge dans l'épaisseur des classifications, au centre de l'Afrique tel village aérien montre le chaînon, partout ailleurs absent, des animaux à l'homme. Et, de nouveau, nulle région n'existe qui ne doive être traversée, de ce pays d'encyclopédie, qui est le monde même, les terres connues, classées par Auguste Comte, et les inconnues, le non-su temporaire qu'explore le récit. La carte positiviste est méthodiquement parcourue, jusques et y compris la sociologie, avec la même insistance sur la mécanique, terrestre et céleste, et la biologie, taxinomies et milieu, avec la même fascination des combinaisons et de

la circularité. Au bout du compte, les *Voyages extraordinaires* sont le *Cours de philosophie positive* à l'usage de tous. Même cartographie du savoir, même idéologie du connaître.

Le voyage d'Ulysse parcourt, lui aussi, les mondes connus et inconnus. L'*Odyssée* trace un cycle spatial, recouvert en partie par la Télémachie. Elle est un dictionnaire géographique : l'exploration de la terre par le monde grec, son appropriation colonisatrice. Elle contient, de plus, l'encyclopédie, l'ensemble exhaustif des savoirs codifiés. De la manœuvre des vaisseaux à la cuisine, de l'optique à l'astronomie, elle parcourt la science et la technologie du temps. Texte didactique. La liaison de la pédagogie au voyage est une constante de nos cultures, Fénelon et Rabelais, parmi d'autres, s'en sont souvenus, et *Le Tour de France de deux enfants* était, naguère, le manuel élémentaire de l'école républicaine. Ainsi des *Voyages extraordinaires* : écrits à l'usage des enfants, ils paraissaient au *Magasin d'éducation et de récréation* d'Hetzel. Enfants de sept à soixante-dix-sept ans, bien entendu. Ils furent à la jeunesse de quelques générations ce que dut être l'*Odyssée* à la jeunesse grecque. Ils le sont objectivement. Le tout premier voyage : un début dans la vie. Tout se passe comme si Verne avait réécrit l'épopée homérique. Ulysse aux mille visages quitte l'enclave de la mer intérieure, après l'avoir mille fois sillonnée, de Gibraltar à Port-Saïd et du Péloponèse à Tripoli, passe les colonnes d'Hercule, fouille cent fois l'Océanie, court aux pôles, boucle les latitudes, et, ce faisant, balaie l'encyclopédie en mettant au point les techniques. Il fallait beaucoup d'ignorance et de naïveté pour baptiser cette œuvre science-fiction : l'auteur était plutôt en retard sur l'histoire, mais la critique littéraire n'est pas tenue de connaître celle de la science. La seule avance qu'il soit possible de noter consiste en ceci que tout l'effort de la technologie porte, chez Verne, sur les moyens de communication, non sur les instruments de production. Pour tout le reste, le point est fait sur une science fort dépassée à l'heure où ses récits paraissent, y compris les sciences sociales. Le voyage d'Ulysse, donc, d'un Ulysse multiple à de multiples fils, dictionnaire du monde et de géographie, dictionnaire d'histoire : aucun événement contemporain n'est omis ou quasi, une critique à la Lanson le confirme aussitôt, par accumulation de fiches recopiées, mais

aussi dictionnaire à la Diderot par les sciences, les arts et les planches techniques. Jules Verne, on le sait, n'hésite jamais à recopier des listes, des rubriques, des énumérations. Son côté lexicographique en même temps que son côté Rabelais. Bref, le livre de tous les livres, ou, si l'on veut, le manuel de tous les manuels possibles : se mettre à l'école, à l'école du monde. Épuiser l'espace aux limites, décrites par Laplace et par Auguste Comte, et l'ensemble des événements, épuiser la bibliographie — l'auteur s'appuyait sur un fichier géant — voici reparaître la tâche du XIX^e siècle, l'exhaustion des totalités, le cercle des cercles.

La question pendante reste celle-ci : comment expliciter la relation du monde à la science, et de l'espace au savoir, du parcours à l'apprentissage, du voyage à l'initiation ? Quelles lignes communes font se projeter l'un sur l'autre une carte, une planche, une classification, un processus d'acquisition, un cycle d'études ? Lire le monde-livre ou le livre du monde, tout est écrit sur ce grand livre, hésiter sur la route ou sur le cryptogramme, se perdre au labyrinthe amazonien ou sur le logogriphe à clé, dans les entrailles de la terre ou dans les runes surcodées, parmi les retours de l'histoire ou sur un manuscrit indéchiffrable. Légende, comment il faut lire. Légende des cartes, légende des siècles. Le vieux père, l'ancêtre a écrit le voyage premier, le second consiste à en déchiffrer la légende, et c'est cela la science. Un fil, une liane, un ruisseau, un nom, un chiffre ou une clé, le tour est à nouveau bouclé, et l'inscrit décodé. Galilée l'avait déjà dit : le monde est écrit dans une langue qu'il faut lire. La science est la totalité des légendes du monde. Le monde est l'espace de leur inscription. Lire et voyager sont un seul et même acte. Bientôt le voyage est fini : à son bureau, immobile, l'écrivain, ubiquiste, dessine les réseaux.

Le voyage est accompli selon les courbes extrémales du monde, comme si le voyageur n'était qu'un objet de ce monde. Il est, disent quatre ou cinq romans, invinciblement attiré par son but, comme l'est une planète par le soleil, ou l'aiguille aimantée par le pôle magnétique. La loi du vouloir ou la loi du désir est identiquement la loi de l'attraction. La science de l'homme est une physique. Et c'est ainsi qu'il apprend, c'est ainsi qu'il est adapté : sans écart par rapport aux choses. Naïf.



Parmi l'ensemble de ces opérations fermées, il est difficile d'omettre la totalité de l'histoire et du temps. L'aube du monde, le matin de l'homme, le chaînon manquant de l'évolution au départ, l'origine de l'écriture et de la société. D'où les visions globales, prophétiques, des destins de l'humanité, livrées tranquillement par tout ce qui paraît penser, à l'époque, sauf de très rares exceptions. Légendes à leur complétude, jusqu'à la mort, la fin, apocalypse ou palingénésie. Le temps des prophètes du temps. Pourquoi Verne ferait-il exception à la règle ? La théorie du temps cyclique, dite de bonne heure et réalisée en maints récits, boucle à nouveau toutes les boucles, cultures, civilisations et progrès, tenus pour totalités régionales ; tout compte apuré, l'histoire est un cercle de cercles. Espace, science, temps, modèles locaux, réduits à un même schéma structural. De *L'Île mystérieuse* à *L'Éternel Adam*, et du Volcan à l'Atlantide, il demeure, invariant, à peine voilé sous mille traits imaginaires. La référence à Nietzsche est loin d'être obligée, le Retour éternel est lui-même une figure à référer. Il est marqué dans les cosmologies dès l'aurore du siècle ; Auguste Comte le reprend dans sa cosmogonie : elle boucle les temps comme il ferme le savoir en cercle. Tout cela peut tenir à la mécanique, à la science du feu, au problème, archaïque et inquiétant, du mouvement perpétuel. Il faudra revenir sur le feu des *Voyages*. Mais aussi à un geste qui cherche à contourner, de haut et de loin, toute révolution. Vue de Sirius et des prophètes, elle reprend son vieux sens céleste ou astronomique. Le sens de son contresens. Et toute transformation n'est qu'une reprise, tout voyage n'est que second, la fin est un commencement, le progrès reste couplé à une régression. Que si vous vous attachez à renouveler la face du monde, il reste qu'il s'abîmera sous les eaux, pour reparaître, neuf, sous d'autres latitudes, où l'homme, nu, reprendra ses espoirs, ses travaux, et ses luttes, sous des jours circulaires. Nier toute révolution en la plongeant dans la formidable identité cosmique.

Par le modèle spatial ou géographique, par le modèle du savoir et de l'encyclopédie, par le modèle du temps et de l'histoire, on saisit la structure circulaire, close, fermée de

ce cycle de cycles. Jules Verne a écrit un ensemble de dictionnaires. Or, qu'est-ce qu'un dictionnaire, sinon un ensemble d'éléments clos par l'opération de la définition ?

*
* *

Nul n'a cherché impunément le cercle de tous les cercles, son centre, ni l'ensemble de tous les ensembles. Sans contradiction ni sans rêve. Lorsqu'on décide qu'il n'y a pas d'extérieur, ce que la raison nomme des scories est tout entier à l'intérieur. La totalité du savoir prise brut comporte un non-savoir sauvage. Et cela est vrai, à nouveau, pour tout le principal du siècle. Nul n'a marqué innocemment l'origine du temps, de l'histoire et de l'humanité, ni le point terminal où il s'évanouit, reparaît autre ou se transforme. Dire le centre et l'origine, cette opération est héritière. D'une tradition que le savoir s'est instauré comme savoir en la refusant comme imaginaire, en se constituant soi-même comme profane. Mircea Eliade, parmi d'autres, dit suffisamment que l'espace du sacré, pour toutes les religions, archaïques ou plus modernes, est clos et centré, que le mythe et le rite sont des gestes, oraux, écrits ou corporés, de reprise des origines, de renouvellement des temps immémoriaux où reprenaient l'homme et l'histoire, après leur mort ou un blanc. Alors la marche vers le centre ou le circuit fermé sur un cercle se transforme, chez Verne, en voyage initiatique, dont la tonalité religieuse est toujours assourdissante. Et le recul vers l'origine ou la vision des fins prochaines s'écrit en langue prophétique.

D'où vient que les *Voyages extraordinaires* le sont à un nouveau titre et que les *mondes inconnus* ne sont pas seulement les forêts primitives de l'Afrique, le centre désertique de l'Australie, l'espace blanc des pôles, ni ces terres que le savoir positif n'a pas encore investi de sa maîtrise. L'inconnu de l'*Odyssee* ne réside pas seulement sur les rivages vierges ou dans les habiletés à quoi la ruse intelligente n'a pas encore accès. Il est aussi dans les enfers, et vers le centre de la Terre, il est aussi dans l'apparat mythologique du texte, dont nous sommes assez faibles pour croire qu'il ne s'agit que d'apparat. Nos distinctions et nos compositions sont les signes de nos limites. La parole sacrée, mythique ou reli-

gieuse, est dite en même temps et dans le même souffle que celle du savoir et du déplacement. Le voyage est *psychagogique*. Celui qui parvient, un beau soir, au pied des Carpathes, reste un errant ou un explorateur, il est un savant et un ingénieur, il découvre dans ce village utopique les merveilles de l'électricité, les techniques du téléphone, et tout cela demeure vrai, l'espace et le savoir, en même temps qu'est raconté, nouvelle manière, le cycle d'Orphée. Celui qui découvre, au sud de l'Afrique, le désert formidable du Kalahari est un savant, un astronome, il est le géomètre de la géodésie, et tout cela demeure vrai, l'espace et le savoir, en même temps qu'est raconté, nouvelle manière, le cycle de l'*Exode*. Autant d'exemples que de cycles locaux. De sorte que cette œuvre immense de remplissement minutieux de l'étendue terrestre, de comptage exhaustif de l'histoire et de traversées complètes du savoir, pur et appliqué, devient à nouveau un cycle de cycles, à condition d'utiliser ce mot comme Dumézil, ou d'autres : le cycle de l'ambroisie. L'intérêt passionné pris aux *Voyages* ne tient pas seulement aux enthousiasmes saint-simoniens pour la science et le progrès technique, il tient aussi aux adhérences culturelles de l'imagination au travail. Elle n'est pas libre, elle est soumise à des lois archaïques, elle reproduit des figures oubliées parmi un monde qu'on croit neuf. Il est clair, non, il est obscur mais il deviendra clair, que Verne est la résurgence, *volens nolens*, je ne le sais, je ne veux pas chercher à le savoir, d'une coulée fantastique de mythes. En cela, il écrit encore l'*Odyssée*. Il n'est pas sûr que l'essentiel soit de redessiner les grands cycles réactivés ici. Une fois quelques-uns ressuscités de l'ombre où la naïveté les cache, tout un chacun décrypte rapidement tous les autres, il n'y faut pas être grand clerc. Le but est autre, et double. Voir d'abord comment s'établit le voisinage vibrant et difficile entre cet espace immédiat parcouru en tous sens, le lieu du savoir traversé sans qu'il soit rien omis, et cette autre cartographie d'une terre inconnue, trop connue cependant pour ne jamais être laissée. Estimer ensuite si cette assignation est universelle, j'entends par là si elle peut être transportée ailleurs que dans l'œuvre de qui est réputé naïf. Et la réponse est oui, et je dirai pour-quoi. Ici et ailleurs.

De tout ceci témoignent les Tables des Manières.

CARTES

un voyage au bout de la nuit

Voyages extraordinaires, tel est le titre du cycle : l'itinéraire humain. Point de contrée, de pôle à pôle, où l'intrépide ait craint de porter ses pas. L'œuvre de Verne quadrille la mappemonde d'un réseau serré de chemins, puis extrapole l'aventure à la carte du ciel. À l'heure de la fin des rencontres, quand la géographie ne connaît plus de terres rares, après Stanley, Livingstone, McClure... ou Gordon Pym, les *Voyages* itèrent cent fois le circuit, le tour du monde, et regardent ailleurs, comme, au retour de Troie, Ulysse avait achevé le parcours des mondes connus et inconnus : boucler la boucle. Voici une *Odyssée* qui doit nous amener partout : par épuisement exhaustif des plaines et des mers, des fleuves et des forêts. Boucler la boucle : le monde est une ÎLE, et toute île, ici, est un monde. C'est l'inverse, en miroir, du poème homérique, le marin ne quitte plus Ithaque la Mystérieuse où tout est à portée, du minéral au fluide électrique, où tout s'enchaîne en quelques mois, des origines à l'eschatologie, dont on fait le tour en quatre-vingts jours. Lorsque la Terre est un microcosme, et réciproquement, le compte à rebours est ouvert, pour mettre à feu le canon de la Lune.

Le programme de surface est complet, sont tracées les géodésiques, je vous invite, demain, à de beaux voyages. Aujourd'hui, nous allons ailleurs : l'axe du périple est venu à la verticale, oublions un instant le globe et son révélateur. Vers le haut, Michel Ardan (mais, vers le bas, Nadar) ou Hector Servadac (mais, vers le bas, cadavres) partent pour notre satellite ou les planètes du système solaire. Dans l'autre sens, nouvelle symétrie, nous plongeons au centre de la Terre ou dans les abîmes marins. Après tout, l'*Odyssée* (qui enveloppe aussi une Télémachie, à la recherche du père, le capitaine Grant) n'est pas seulement une erre de surface : elle

comprend un voyage aux Enfers. Nemo, comme on le sait, commande une descente : mais je sais une caverne où l'enterré vivant se nomme bien Personne, je sais aussi des sciences profondes où l'instance souterraine a perdu à jamais le nom même de « je ». Voyages dans la nuit : obscure et innommable.

*
* *

Voici une autre caverne, moins connue, écossaise, plus ténébreuse encore, s'il est possible : la mine de houille des *Indes noires*. Épuisée depuis de longues années, abandonnée par l'ingénieur James Starr (le nom, pour une fois, est donné en clair), nul n'y descend plus ; mais elle est hantée. Oubliée, laissée au *silence*, peuplée pourtant d'une dangereuse présence, qui laisse, çà et là, des traces et symptômes. Le double sens affleure, déjà. En ces lieux noirs réside encore, avec sa famille (père, mère, fils), le vieil overman, le vieux porion (et non pas le surhomme) Simon Ford, dernier à lutter contre les fantômes. Peu résigné à l'arrêt des travaux, il cherche inlassablement de nouveaux filons, parmi les galeries désertes et les foudroyages oubliés. Le roman s'ouvre au moment où l'on pressent la découverte, où un message *secret* en avertit l'ingénieur. Jeu à trois : Starr, le maître, Ford, père et fils, les travailleurs, et celui qui se terre, dans l'ombre et le silence. Première clarté, celle de l'anamnèse, et de ce qui s'ensuit.

L'ouvrage se décompose selon le plan vernien canonique. Tout *voyage* est indexé d'une légende à trois entrées. Il est un déplacement dans l'espace ordinaire, orienté, comme on a vu, dans le plan horizontal ou vertical : parcours d'appropriation de la terre, visite, exploration, tour. Il est une enquête scientifique, balayant lentement le cursus encyclopédique : ce pourquoi le voyageur est (ou est accompagné ou précédé par) un ingénieur ou un savant, géologue, entomologiste, etc. Le but est de trouver l'endroit où tel problème est, de soi, résolu, de découvrir le lieu privilégié où telle connaissance est en présence. Après tout, Apollonius de Tyane entreprenait un long périple pour se rendre compte de la marée. Les deux premiers voyages forment généralement un cycle, réglé par la loi de *Maître Antifer*. Ils sont

entravés par une série régulièrement accélérée de traverses croissantes. Aboutir se révèle de plus en plus difficile à mesure que le terme paraît approcher. À son plus près voisinage, le voyageur se trouve nu, sans ressource, privé de moyens de transport et de subsistance (parfois d'un sens), affamé, blessé, menacé de toutes parts, sur le point de mourir, livré à un cataclysme. Se produit alors un événement qui transfère l'impétrant dans un autre monde où s'organise un nouveau voyage, de type religieux, dont la nature révèle, en retour, les traverses des premiers comme les premiers stades d'une initiation. Comme dans l'*Odyssée*, l'*Exode*, ou tout autre voyage extraordinaire, trois cycles coexistent, bien articulés ou parallèles : le périple ordinaire, extraordinaire parfois si l'on touche aux pôles ou frôle les planètes, le circuit intellectuel ou encyclopédique, qui boucle le savoir comme on suit un parallèle ou navigue selon un grand cercle, le pèlerinage initiatique, religieux, mythique, à la recherche d'une figure perdue, celle de Dieu, celle du père... ou de quelque secret plus énigmatique. Au départ, motif est donné par un grimoire indéchiffrable rencontré par hasard, bouillie à la mer, pigeon blessé, incunable jamais ouvert, un cryptogramme chiffré enveloppant certain mystère : écrit en plusieurs langues, mais incomplet, recouvert par un code, rédigé en runique, verrouillé sous une grille, que sais-je encore, le message est enseveli. Il peut l'être aussi dans la poche du courrier du tsar. La recherche du sens clair peut passer comme un modèle réduit des trois voyages : dévoiler l'inconnu, lieu, savoir ou épiphanie.

La distribution des trois composantes varie beaucoup, de roman à roman, et leur importance relative se modifie : il faut faire tourner le prisme avec précaution pour que la lecture soit fidèle. Le troisième type domine de façon fort accusée dans *Michel Strogoff* et dans le *Chancellor*, modèles quasi parfaits d'initiation ; le second triomphe dans les *Naufragés du Jonathan* ou le *Village aérien*, programme sociopolitique ou enquête ethnologique ; le premier enfin l'emporte dans *Cinq semaines en ballon* ou *Une ville flottante*. Peu présentent un équilibre parfait, un partage équitable de géographie simple, d'histoire des sciences naïves, et de mythologie émouvante ; mais tous, y compris ceux qu'on vient de citer pour leur pureté maximale, présentent les

trois cycles. À peine peut-on avancer qu'à mesure de production Jules Verne a peu à peu délaissé l'espace pour la science, puis l'encyclopédie pour le mythe, tassant légèrement les premiers au profit des derniers. Au beau milieu, *L'Île mystérieuse*, ce coup de génie, qui reste, sous ces divers rapports, la matrice de l'œuvre, le voyage immobile sur le microcosme, selon le temps circulaire de *L'Éternel Adam*.

Il fallait une carte pour suivre les voyages : la voilà, une fois pour toutes. Reste à traduire. Nous en étions au message, c'est-à-dire au point de départ. Le texte en est secret, et l'invite de même, ceci pour exorciser le démon malfaisant qui, à son tour, fait tenir à Starr un billet anonyme, le contremandant. Deux courriers enserrent le premier chapitre, mystérieux, l'un pour le contenu, l'autre pour le signataire ; deux appels, un destinataire, le jeu à trois est commencé. Dès l'entrée, pourtant, l'un des trois tient la place la plus forte : l'anonyme se cache et *voit*, de plus, *dans le jeu* des deux autres. Il va rester *caché*, mais *partout présent*, à longueur de récit.

Premier voyage : l'ingénieur quitte Édimbourg, s'embarque et touche Stirling, non sans qu'on ait décrit les beautés de l'excursion. Le Magasin de Récréation prend, à l'occasion, allure de guide touristique. *Deuxième voyage* : puisqu'il s'agit de mine, et de houille, en particulier, vous n'échapperez pas à un cours magistral de géologie, sur la genèse des filons, muni des âges de la terre, des cryptogames vasculaires, des empreintes laissées par les lézards, enfin de tout ce qu'il faut pour instruire ; suit un cours, tout aussi magistral, de géographie économique, muni des performances diverses d'extraction, de la situation des bassins, des prévisions d'épuisement... voyage pénible, mais qui éduque. On ne manque pas d'évoquer au passage le thème courant de la fin du monde par le feu : les humains brûleront leur houille, ils finiront par brûler leur globe. L'île Lincoln, celle d'Antifer, et tant d'autres mondes miniatures ne disparaissent pas autrement, avant le redépart de l'Atlantide. Les volcans marquent les points bas des retours cycliques.

Qu'un volcan apparaisse au cours d'un voyage, le moment est solennel. Le signe ne trompe jamais. Je vois peu de romans de Verne sans bouche à feu, placée en un point sublime, ou sublinaire. Voici l'ingénieur à l'ouverture du

puits de mine : « Il se pencha sur l'orifice... C'était maintenant un abîme silencieux. Il semblait qu'on fût à la bouche de quelque volcan éteint. » Nous sommes ramenés en Islande, au seuil d'une autre descente aux Enfers, sur le chemin du centre de la terre. Ici commence le troisième itinéraire, l'initiation. Un hallucinant poème d'amour, une étonnante réactivation de textes platoniques.

*
* *

Des bruits, des frôlements, une pierre qui tombe, une échelle arrachée... un être malfacteur hante ces lieux obscurs, attaché à la perte de qui sonde les murs pour de nouveaux filons. Sur la route de la caverne aux mégathériums, Arne Saknussem, le prédécesseur, avait tracé la piste, un fil d'Ariane dans le labyrinthe intérieur ; il brouille les chemins, le génie malin, il interdit, ici, qu'on parvienne, il distribue des embûches, il *garde l'ancre*, il empêche de voir ce qui se passe de *l'autre côté du mur*. Qui est-ce ? En Écosse, la superstition accuse fées, brawnies, esprits et lutins. « Il va de soi que la population des houillères devait fournir son contingent de légendes et de fables à ce répertoire mythologique... Qui allume le grisou, sinon quelque génie de la mine ?... La plupart des mineurs croyaient au fantastique... Où la crédulité se fût-elle développée plus librement qu'au fond de ces abîmes ? » La question *qui* ? relève de la croyance, du fantasme et du légendaire : de l'image. Elle relève de la caverne. La posent ceux qui vivent, au fond, enchaînés, dans les ténèbres. La scène terrifiante du naufrage causé par la flamme d'un génie naufrageur va souligner le rapport du feu à la nuit, de l'ombre et de la lumière, et son résultat noétique : la fantasmagorie. Platon, ici, remplace Homère, et la caverne mythique les enfers mythologiques. En retour, le paradigme de la *République* s'en trouve renouvelé. C'est que les *Indes noires* distribuent parfaitement la triade du savoir : la croyance imaginaire du fond, la vision par « la lumière de l'astre électrique », la révélation au soleil. Trois niveaux repèrent le monde : la mine, la terre, le ciel. Alors, et de part en part, ce voyage au bout de la nuit devient un récit sur la *Trinité* : jeu à trois, famille à trois ; la question *qui* se résoudra en trois

personnes ; le terne psychanalytique, ça, moi, surmoi, y est donné en chair et en os ; les classes sociales sont triplement divisées : l'ingénieur, l'*overman*, le mineur ; la Trinité théologique doit apparaître enfin, au fond de la *noche oscura* : il faudra dire qui est Dieu et qui est l'Esprit saint. Une liaison analogique court le long de ces trois niveaux, respectivement, de contenu à contenu, permettant de les traduire les uns dans les autres : « Qui sait si la classe pauvre du Royaume-Uni ne trouvera pas refuge quelque jour dans les houillères épuisées ? » Rétrospectivement, on voit la généralité de la thèse des trois voyages, on voit où mènent les trois cartes : à un texte trivial. La caverne platonicienne est peut-être déchiffrable à l'aide de l'ensemble superposé de ces grilles.

La première série de difficultés surmontées, les impétrants pénètrent de l'autre côté du mur. Voici l'hypogée fantastique, l'énorme catacombe, le labyrinthe fabuleux. C'est la Terre promise, où coulent le miel et le lait : « Entre ces couches... couraient d'admirables veines de charbon, comme si le sang noir de cette étrange houillère eût circulé à travers leur inextricable réseau » ; l'anthracite est traité en placenta. C'est aussi le lieu infernal, où l'immanquable lac sombre (*de paenis inferni et de profundo lacu*) ne reflète jamais les rayons du soleil : l'Averne est aux portes de l'Enfer. Sous la houillère vide, et derrière la porte, gît la caverne aux trésors interdits.

Son nom ? La Nouvelle-Abe (rfo) yle. Car elle ressemble « à une ruche..., avec ses nombreux étages d'alvéoles, qui, au lieu d'*abeilles*, eût suffi à loger tous les ichthyosaures, les mégathériums et les ptérodactyles de l'époque géologique ». Lieu des ouvrières, lieu des ouvriers, son nom intercale l'anagramme du nom de la famille ouvrière (Ford). L'essaim d'*abeilles* et la caverne obscure sont deux images qui coexistent à la page 520 de la *République*. La phrase rappelle, de surcroît, l'autre périple souterrain, qui va, lui aussi, d'un volcan à un lac ; on en rêve : « Fonçons, crie l'ingénieur, jusqu'au centre du globe... Mais vous êtes si enthousiaste que vous m'entraînez jusque dans l'impossible. » L'impossible est au centre, et le sublime au pôle. Or, dans l'impossible, nous y sommes, ou presque, du moins dans l'interdit. De ce voyage aller, il n'est pas de retour. La

lampe, frappée comme par un battement d'ailes, tombe et se brise : ténèbres absolues. Le dernier supplice commence. Le mur franchi se ferme derrière soi, les issues sont bloquées par le malin. C'est l'enterrement, perspective de la mort lente. Punition pour avoir trop vu, épreuve finale par la faim, et la soif, l'obscurité, la solitude, l'enfermement. Mourir, emmurés vivants. L'ombre de Poe surplombe les *Voyages*, extraordinaires comme les *Histoires*.

Il y a deux génies, cependant, le malin et le bon ; le monstre qui hante le labyrinthe et met à mort ceux qui s'y perdent, la jeune Ariane au fil sauveur (le fil sauvera Thésée — chap. XII —, mais sauvera, plus tard, Ariane de la mort et de l'abandon — chap. XIV —, par une symétrie manifeste). Nouveau jeu à trois, pour l'homme saisi entre deux puissances : ainsi les colons de l'île Lincoln sont-ils situés entre l'île où Ayrton (l'archéologue véreux) retourne à l'état bestial, le long d'une histoire inversée, sur l'autre ganse du temps, et le lac souterrain, où Nemo attend la fin du monde ; situés entre le Diable et le Bon Dieu, le flux et le jusant du cycle. Le premier donc « a coupé la communication entre l'ancienne et la Nouvelle-Aberfoyle », les prisonniers vont payer de leur vie l'audace de franchir la barrière interdite. Comment rétablir la liaison ? Très tard, dix jours après, les absents n'ont pas reparu, l'alerte se répand. Les sauveteurs courent à la mine : personne. Où chercher ? Une lumière, soudain, tremble dans l'ombre et fuit. Poursuite échevelée, dans les galeries et remblais, occultations, éclats, crochets, pertes, reprises. Le falot laisse entrevoir, parfois, le profil d'une tête humaine. « La poursuite devenait plus difficile... Au milieu des dernières profondeurs de la fosse, d'étroits tunnels s'entrecroisaient comme les allées d'un labyrinthe. Dans ce dédale, le porteur du falot pouvait aisément échapper. » Il échappe à l'endroit où sont étendus les cadavres. Non, ils vivent encore : le bon génie, qui vient de guider les sauveteurs, leur avait fourni *trois fois* du pain et de l'eau. Nous suivrons d'autres initiations, où une jeune fille conduit un aveugle, et lui donne sa subsistance : Michel Strogoff avait trop aimé sa mère. D'où la triple constellation : Ariane au labyrinthe, bientôt abandonnée, Béatrice, pour la descente aux Enfers, Antigone, qui tient le bras de celui qui ne verra plus la lumière du jour.

Le voyage recommence, au milieu du nouvel abîme. *Trois ans* viennent de s'écouler. Une ville étrange est installée au fond, Coal-City, avec ses maisons et sa chapelle au bord du lac. La production bat son plein : « La richesse des filons était incalculable. » Quoi au sujet de la Caverne ? « Une lumière intense emplissait ce sombre milieu, où de nombreux disques électriques remplaçaient le disque solaire... ; les uns soleils, les autres étoiles... éclairaient ce bourg souterrain, d'un aspect quelque peu fantastique. » Les mineurs l'habitent, et ne la quittent pas (le nom de Black-Indies indique assez le parallèle entre les ouvriers et les colonisés ; s'il est historiquement authentique, il est un bel aveu). Ils la quittent si peu que leurs enfants y naissent : « Voilà dix-huit mois que ceux-ci ont cessé de téter leurs mères, et, pourtant, ils n'ont pas encore vu le jour. » Aliénés, enchaînés, attachés au fond, heureux de l'être. Après tout, les prisonniers platoniciens forment bien une classe de la *République*, la troisième.

Le mystère demeure, en ce microcosme fermé, que nul ne quitte plus, comme s'il s'agissait d'un espace insulaire. Une île est une terre entourée d'eau, au-dessus de l'eau, Coal-city est une eau entourée de terre, au-dessous de la terre : le monde renversé. De nouveau, frôlements d'ailes, cris et gémissements poussent à la recherche, perçus par le jeune Ford, alors qu'il sonde un « puits naturel qui s'enfonce perpendiculairement dans les entrailles mêmes du gisement ». L'espace sacré est triplement impliqué, cela est bien connu ; l'enfer a trois cercles, la cathédrale a son parvis, sa nef et son sanctuaire, la connaissance des profondeurs doit descendre trois niveaux : l'ancienne mine abandonnée, lieu préambule des symptômes, la Nouvelle-Aberfoyle, caverne des trésors et des vues fantastiques, enfin ce puits perdu, hypogée des hypogées, saint des saints, dernière poche du secret. Vous remarquez qu'on ne monte pas sur la montagne sainte, par le pilier du ciel ou l'échelle de Jacob. L'espace du sacré, au sens d'Eliade, est renversé : l'échelle permettra de descendre. Il faut, dès lors, tenter le *troisième voyage du troisième voyage*, dans le troisième gouffre du gouffre. « Demain, je descendrai dans cet abîme. — Harry, c'est tenter Dieu, cela ! » C'est le cri révélateur des compagnons d'Hatteras, de Nemo et de Lidenbrock, en

marche vers les trois points sublimes, pôle Nord, pôle Sud, centre du Monde. Au sens d'Eliade encore, le centre sacré du monde est à l'extrémité de l'échelle de Jacob.

Harry descend, suspendu à un fil : liane de la *Jangada*, fil électrique de *L'Île mystérieuse*... Ariane, Jacob, Roméo ? Dans la dernière invagination de ces replis oniriques, dans un boyau latéral au fond de tous les fonds, il découvre un enfant, une enfant, vierge abandonnée d'âge tendre et de taille frêle, être bizarre et charmant, qui lui donne, d'abord, de la répulsion : la thèse de l'inversion, soutenue par Moré, fragile à tout prendre, pourrait bien être ici étayée. Étrange Annonciation : l'ange descend vers la bien-aimée. L'esprit, pourtant, ne va point la couvrir de son aile : au contraire, un énorme rapace, un monstrueux volatile, plane un moment et fond sur Harry, portant Nell dans ses bras et attaché au fil. Lutte à trois dans le vide : l'oiseau cherche à couper la corde, la communication, à nouveau, pour les précipiter dans l'abîme. Délivrance. À partir de là, le récit entier se symétrise. Dans le cul de basse-fosse, Harry achevait le dernier voyage, mais Nell commençait le premier. Les rôles se renversent : la jeune fille devient l'héroïne des trois retours. Et finit le premier, au sortir du dernier gouffre. Son voyage sera ponctué d'une même série de difficultés croissantes, dont l'attaque par le harfang est l'annonce. Il faut désormais sortir de la Caverne : redécouvrir le ciel et le soleil.

*
* *

Ici commence l'initiation amoureuse, intellectuelle, mystique, la triple ascension hors du barathre, de l'ignorance et de l'enfer. Le Magasin d'*Éducation* donne un programme platonicien d'*accouchement* dans la beauté, corps et âme. Itinéraire à trois niveaux, bien entendu : le puits de la première *naissance*, absolument ténébreux, la caverne de l'Aberfoyle aux clartés artificielles, le monde extérieur au soleil. Peu de mystères, peu de mystiques échappent au thème de la nuit où l'aube est espérée. La *République* pour le savoir, le *Banquet* pour l'amour, Eleusis pour le pèlerinage, ou, si l'on veut, la *noche oscura* et la montée du mont Carmel. Mais le récit de la Caverne dit peut-être cela tout à la fois.

Écrivains, savants et philosophes font le tour du monde, *Le Pommier*, 2015.

Le Gaucher boiteux. Figures de la pensée, *Le Pommier*, 2015.

Darwin, Bonaparte et le Samaritain. Une philosophie de l'histoire, *Le Pommier*, 2016.

De l'impertinence aujourd'hui, avec Michel Polacco, *Le Pommier*, 2016.

La Légende des anges. Hermès, Gabriel, Turing, *Le Pommier*, 2016.

De l'amitié aujourd'hui, avec Michel Polacco, *Le Pommier*, 2017.

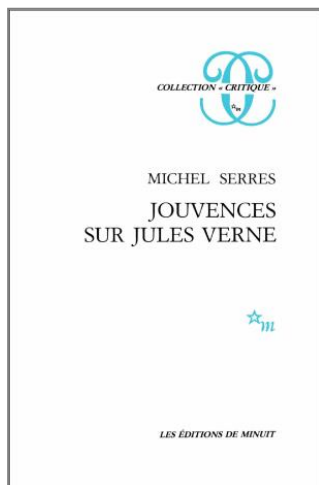
C'était mieux avant !, *Le Pommier*, 2017.

Défense et illustration de la langue française aujourd'hui, *Le Pommier*, 2018.

Morales espiègles, *Le Pommier-Humensis*, 2019.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-SIX FÉVRIER MIL NEUF CENT
QUATRE-VINGT-ONZE DANS LES ATELIERS DE
NORMANDIE IMPRESSION SA À ALENÇON
N° D'ÉDITEUR : 2614
N° D'IMPRIMEUR : I1-0328

Dépôt légal : février 1991



Cette édition électronique du livre
Jouventes sur Jules Verne de Michel Serres
a été réalisée le 23 janvier 2020
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707300058).

© 2020 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707351104



www.centrenationaldulivre.fr